

# Journal d'écriture (atelier)

.

L'autre côté de *Là où les trottoirs s'arrêtent*. Je n'ai jamais le souci de bien faire lorsque j'écris dans mon journal, je ne réfléchis pas à son éventuelle réception, et je ne corrige pas en le relisant.

Journal d'un avant, d'un pendant et d'un après.

Texte autonome du roman.

Un reflet de son élaboration : à partir de son commencement (idée à peine ébauchée) jusqu'à sa fin (publication).

.

*[Les éléments entre crochets symbolisent des mots illisibles/raturés  
ou des précisions ajoutées a posteriori pour faciliter la compréhension]*

[2020]

**26 avril** • « Il n'y a pas de vérité, il n'y a que des histoires. » de Jim Harrison pourrait très bien être placé au début du roman que je suis en train d'écrire. [sauf indication du contraire, dans ce journal « roman » désigne *Là où les trottoirs s'arrêtent*]

Écran total. Je suis toujours à la recherche d'un titre.

[le roman s'est appelé successivement *Écran total*, *Le soleil et les hommes*, *Perpétuel été*, *Aspects techniques d'une relation*, puis finalement *Là où les trottoirs s'arrêtent*]

Ne pas oublier de décrire Marseille quand même. Les rues (les nommer), les restaurants, les bars. Je ne peux pas parler des corps sans qu'ils soient situés.

Choses qui me viennent tout en lisant Izzo : le Polikarpov, le bain privé de la Malmousque puis comment ceux qui pouvaient pas payer l'entrée essayaient d'y accéder par la mer en partant d'une crique d'à côté.

**2 mai** • On s'est quittés comme on s'est aimés, trop vite.

**6 mai** • Peut-être serait-il bon de revenir à une forme plus fragmentaire pour le roman que je suis en train d'écrire. Ne pas céder à la longueur juste pour la longueur, ne pas avoir peur de faire deux lignes si c'est pertinent. Je devrais revenir à plus de liberté sur la forme puisque le fond l'est totalement.

**14 mai** • Même quand je m'efforce d'écrire dans la longueur je fais du fragmentaire, presque sans faire exprès, comme si c'était ma forme favorite malgré moi, inconditionnellement, le fragment, la note, l'éclat, toujours...

La première personne me manque,  
le présent de l'indicatif aussi,  
ils me viennent automatiquement, sans faire exprès, naturellement. Il s'agirait maintenant de continuer à écrire, ça se décidera tout seul je pense bien. Presque l'envie de reprendre tout le manuscrit, tout mettre à la première personne et au présent en virant les passages qui se veulent narratifs et voir si ça en fait un roman. Il me faudrait trois jours peut-être. C'est quoi trois jours ?

Il faudrait que je lise le livre de Dennis Cooper que j'ai acheté hier pour voir, je pense qu'il fait quelque chose comme ça dans *Guide*, du peu que j'en ai vu.

**15 mai** • Je bois du café et je réalise que je suis en train d'écrire comme un dératé sur mon clavier en faisant du bruit — Rouge détestait ça en amphi — puis j'écoute Coltrane. En fait je reviens en arrière, je viens de le réaliser en écrivant, je fais comme avant, il y a des mois voire des années, quand je buvais des cafés à quatre heures en écoutant Coltrane presque pour la première fois et en écrivant tout excité à l'idée de faire quelque chose de bon.

**16 mai** • En une nuit, j'ai tout changé, tout au présent puis à la première personne. Pas encore relu pour voir.

J'ai tout relu puis j'ai écrit, beaucoup, et incorporé des fragments que j'avais écrits avant le confinement, quand j'étais encore à Lyon. J'ai travaillé plus en quarante-huit heures qu'en trois semaines je crois bien, le roman prend enfin forme, enfin une forme qui me

convient. Il est presque quatre heures du matin et Matthew Halsall m'a accompagné une bonne partie de la nuit, pas eu besoin de café cette fois.

**17 mai** • La rue est toujours grillagée devant le trou, là où l'immeuble s'est écroulé [effondrement des immeubles 63 et 65 rue d'Aubagne survenu le 5 novembre 2018]. Trois chaises et une table faut bien qu'ils puissent boire le café les agents de sécurité qui surveillent le trou.

« Le fragment est comme un miroir brisé — les idées n'ont pas le temps de s'y réfléchir, ni donc de s'apitoyer sur elles-mêmes. Elles devancent leur ombre et leur reflet. Devancer, c'est aller vers un résultat imprévisible, mais dont les voies sont frayées d'avance. Les oiseaux aussi devancent ceux qui les voient. L'évènement lui aussi devance l'histoire. Il est ce qui ouvre des perspectives inactuelles dans un monde totalement actualisé. » (Baudrillard)

L'écriture fragmentaire est une écriture du scrupule.

**18 mai** • Je parle avec [?]. J'ai très envie de lui, et je lui dis. Il lit mon roman [*Pas dire*]. Il me dit que j'ai surligné le prénom en noir parce que je ne veux plus me rappeler de son prénom. Il a tout compris.

**19 mai** • J'ai dit qu'il ne me plaisait pas plus que ça. J'ai menti. Je le trouve beau, à la lumière des réverbères.

Je veux écrire un roman où le soleil écrase tout, je veux écrire un roman où la jeunesse est totalement perdue, livrée à un monde de merde. Ce roman-là, que je suis en train d'écrire tandis qu'il me dé-

crit à son tour, je veux qu'il soit plein de choses, et la peur est toujours là de ne pas pouvoir y parvenir. (Puis, bêtement, cette idée de ne pas avoir lu assez de Dennis Cooper pour être un bon écrivain.)

**24 mai** • La créativité me permet de maintenir un lien vivant avec ce que j'ai perdu, ce que je ressens comme absence, l'état d'absence dans lequel l'autre demeure. Écrire représente mon aptitude à maintenir ou créer ce lien entre moi et ça. En y repensant, le premier texte que j'ai (vraiment) écrit était à propos de ma sœur. Puis les premiers essais d'un texte long, à propos d'une crise amoureuse. Le premier roman qui va être publié bientôt [*Pas dire*] ne parle que de ça, au-delà de la nécessité de comprendre ce qu'il s'était passé, écrire c'était, surtout, maintenir le lien qui avait été rompu brutalement. Ce lien je le maintiens toujours à travers ce que j'écris en ce moment d'ailleurs, parce qu'il reste encore des choses à dire. Peut-être qu'il faudrait écrire sur autre chose, pour autre chose. Quand j'en aurai terminé avec celui-ci, quand tout aura été dit, ce lien-là sera rompu, et il sera temps d'écrire sur autre chose, une autre perte, une autre absence, parce que l'écriture maintient ce lien et donc une certaine souffrance *malgré moi*.

« Il y a des jours où mon cerveau s'arrête, exactement comme une montre, et je reste des après-midis entiers en panne, incapable de travailler, d'imaginer, de lire et même de penser. [...] Il est deux heures du matin, j'ai travaillé douze heures d'affilée aujourd'hui. [...] Il faut maintenir cet ordre, cette exigence, cette dureté envers soi-même, jusqu'à qu'elle devienne parfaitement naturelle. » (Jean-René Huguenin)

Et voilà exactement ce que je ressens, ce cycle, c'est exactement ça. (Sans cette idée un peu monastique de l'écriture ; je pense qu'il est bon aussi, parfois, de ne pas mettre le temps *à profit*.)

**27 mai** • Elle m'a demandé : de quoi ça parle ton roman ? J'ai répondu : tu sais très bien de quoi ça parle.

**29 mai** • Je rentre dans la nuit les gabians sont au milieu de la route je dois les éviter sur mon vélo, ils ne bougent pas ils attendent là.

On m'appelle l'écrivain puis c'est comme ça qu'on me présente, ça m'embarrasse.

Il a dit que mon livre était comme un sable mouvant.

J'ai trouvé F. très beau, pas vu depuis des années, il a changé.

L'enceinte s'est éteinte qu'on était encore sur la plage après minuit mais il voulait finir sa chanson, il a branché ses écouteurs dans son téléphone puis il m'a donné une oreillette pour que j'écoute avec lui puis il m'a expliqué la musique qu'on écoutait ensemble, seuls au milieu de tous à entendre ça, très proche de mon visage dans la nuit, j'aurais voulu qu'il m'amène dans les rochers, j'aurais voulu qu'il me désire comme moi je l'ai désiré. Quelques minutes seulement ça a duré après la fin de la chanson j'étais déjà passé à autre chose.

J'ai retrouvé la musique qu'il a mise avant que l'enceinte s'éteigne : *Liverpool Street In The Rain* [de Mall Grab].

**2 juin** • On est resté quatre heures au téléphone avec Mouton. Ça a coupé tellement ça faisait longtemps. À la fin il me parlait, me citait des trucs qu'il avait lu récemment et moi je lui jouais du piano, comme ça, à distance au bout du téléphone, c'était tellement bien.

**13 juin** • Barthes dit que l'art a le pouvoir (et en quelque sorte le devoir) d'abriter le réel, d'en souligner les contours, de donner encore plus de corps au corps. Et parce que l'écrivain est celui pour qui le langage fait problème, il s'agit d'en trouver un nouveau.

**1<sup>er</sup> juillet** • Conceptualiser sa marginalisation et se positionner volontairement en marginal est un privilège.

**4 juillet** • L'impossibilité d'une situation et l'inefficacité des mots quand elle dit : je m'en veux de lui avoir menti pour qu'il se permette de mourir sans s'en vouloir.

**8 juillet** • En laissant mon roman inachevé je décide de l'emmener avec moi à Lyon, or il faut que je ferme le carton bien fermé définitivement fermé avant de partir, il ne faut pas que j'emporte ça ailleurs il faut que ça reste à Marseille. Alors je vais finir ça avant mercredi, avant de partir.

[le 9 juillet, j'envoie la première version du manuscrit de *Là où les trottoirs s'arrêtent* à Sol et Karima des éditions Blast]

**13 juillet** • Les gens qui lisent les quatrièmes de couverture des romans de Dennis Cooper que je trimbale, ils ne comprennent pas vraiment de quoi ça parle (et n'ont pas l'air de vouloir comprendre).

**16 juillet** • Le treize j'étais à Carro j'y ai écrit quelque chose sur une feuille que je ne trouve plus (ce qui me rend pas si triste que ça). C'était à propos du pépé qui parlait des travaux à effectuer dans la maison puis du poisson mangé le midi qui datait du matin même, quelque chose comme ça.

**17 juillet** • Dernier manuscrit envoyé y'a quelques jours à Sol et Karima.

Cette phrase dans le film [*Été 85* de François Ozon], tirée du roman sans doute (pas lu) : « Ce qui compte c'est d'échapper à son histoire ».

**27 juillet** • À propos de *Là où les trottoirs s'arrêtent*, ce que j'ai écrit miroite un règlement de compte personnel et je ne sais pas si c'est vraiment bénéfique. C'était une recherche, multiple, de ce que je voulais écrire, comment, pourquoi, c'était un passage, un éclatement de tout, nécessaire, pour encore affiner et mieux comprendre mes intentions.

**7 août** • Blanchot écrit dans *L'espace littéraire* que « Le journal — ce livre apparemment tout à fait solitaire — est souvent écrit par peur et angoisse de la solitude qui arrive à l'écrivain de par l'œuvre. » C'est un moyen de « garder un rapport avec soi. »



**14 août** • Robert Filliou : «Quoi que tu penses, pense autre chose. Quoi que tu fasses, fais autre chose. C'est le secret relatif de la création permanente. »

[le 16 août, Sol et Karima répondent au manuscrit de *Là où les trottoirs s'arrêtent*]

**26 août** • Je rencontre Sol et Karima la semaine prochaine à Toulouse. Ai-je choisi l'écriture parce que je suis mélancolique ou suis-je devenu mélancolique à force d'écrire ?

**29 août** • Sarah Haidar dans *La morsure du coquelicot* : « Il ne reste plus que des artistes pacifiés, des versificateurs doucereux qui aiment la caresse d'un poème sans conséquences... »

**1<sup>er</sup> septembre** • Est-ce que, quand on se lève le matin, on se ment à soi-même. Sur la vie qu'on mène ? Il faut écrire des phrases qui se transforment tout le temps. Il faut écrire en improvisant. Improviser, c'est l'art d'oublier.

[le 3 septembre, première rencontre avec Sol et Karima]

**9 septembre** • Je repense à K. qui disait que les lignes de dialogue dans *Là où les trottoirs s'arrêtent* semblaient pleuvoir.

**11 septembre** • Sur les étagères des parents de Prune, toutes mes références littéraires.

**20 septembre** • Il a lu *Là où les trottoirs s'arrêtent* et m'a dit : ça se voit que t'as regardé *Skins* pendant l'écriture du roman.

[j'étais tout à fait amoureux du personnage de Maxxie dans *Skins* ;

Clément s'appelait Maxxie dans la première version du manuscrit]

**27 septembre** • De retour chez moi. À Marseille, j'ai joué William Sheller au piano, et Jean-Louis Murat. J'ai lu un roman de Christophe Honoré [*Le livre pour enfants*] que j'ai beaucoup aimé, pas récent, sorti en 2004 ou en 2005 je crois (je ne me lèverai pas pour vérifier). Je me suis ennuyé, et énervé. Quelques messages échangés avec C.M-K et A.C, deux écrivains que j'admire. Dehors il pleut, j'ai froid aux pieds. Je ne sais plus à quel moment ni pourquoi je me suis autorisé à avoir cette vie-là (s'autoriser à partir et à écrire).

**7 décembre** • Fini la (combienième ?) relecture de *Là où les trottoirs s'arrêtent*. Satisfait (c'est si rare). Demain, je vais à Lyon, revoir Phane et Q., revoir Marie et [?] peut-être.

[2021]

**7 janvier** • Beaucoup rêvé cette nuit. Rêve maintenant récurrent : on redevient amis malgré tout, en acceptant la souffrance du passé (ce n'est plus un rêve nostalgique puisqu'il se passe au présent désormais). Mon inconscient ne peut pas s'empêcher de réactualiser cette histoire de temps en temps. Il se perd dans le parc, non, je le perds dans le parc, je le cherche partout, je le retrouve. Je veux le retrouver. Je veux provoquer la rencontre.

**3 mars** • Je n'ai pas beaucoup écrit dans mon journal parce que je travaillais la fiction. J'oublie que j'ai besoin du réel pour écrire de la fiction. Des pièces à conviction pour avoir le sens du vrai. Mais si je note tout je vis moins. Le week-end dernier samedi soir E. a pris de la kétamine et j'ai voulu m'en servir pour deux ou trois phrases puis j'ai trouvé ça ridicule. Ce soir-là Lisa m'a beaucoup fait rire j'ai aimé ses cheveux. Elle lit le journal de Lagarce que quelqu'un lui a offert. Je suis rentré dimanche matin chez moi et j'ai relu la dernière version de *Là où les trottoirs s'arrêtent* parce que j'ai changé l'ordre de quelques chapitres et je voulais voir le résultat avec un peu de recul. Recul : deux jours. Pas assez. Cette nuit j'ai rêvé qu'on se promenait dans les rues de Toulouse ou ce qui y ressemblait. Clément a posé son front sur mon nez puis son mon épaule. Semaine prochaine je vais à Toulouse pour signer le contrat. Aucun lien.

**4 mars** • Je viens de regarder le journal vidéo de Jean-Luc Lagarce. Rendez-vous avec Sol et Karima mercredi 10.

**10 mars** • Vu Manon à Toulouse. J'étais fatigué sans savoir pourquoi (bien dormi pourtant). Grand soleil sur la tête sur la place Saint-Sernin. Après, rendez-vous avec Sol et Karima pour signer le contrat d'édition. *Outrages* [de Tal Piterbraut-Merx] dans le sac à dos, j'ai repris le train pour Moissac.

**13 mars** • Arboys-en-Bugey. Nouvelles de Salinger dans les mains d'Hector. Gaëlle qui joue de la guitare. 14 heures, grignotages avant l'arrivée des autres. On prononce le nom du village avec l'accent anglais.

**26 mars** • Impressionné par les pages 65-66-67 de ce livre acheté avant-hier à Marseille [*Vogner* de Marie de Quatrebarbes] où la libraire aux cheveux gris tressés a dit : voilà c'est bien d'actualité, après avoir lu la quatrième de couverture à voix haute, « La nuit des garçons dansent pour conjurer le sort et faire vivre un désir plus grand ».

**27 avril** • Je surplombe le Vieux-Port. « Ici l'air est perdu », j'entends ça dans mes oreilles [Jeanne Added]. Dans un mail, Phane écrit : ce livre sorti, c'est un peu le symbole de la sortie de ce fantôme de ton esprit.

**1<sup>er</sup> juillet** • Lu ce soir, dans les *Mémoires d'une jeune homme devenu vieux* de Gilles Barbedette : « Comme il est étrange que des gens qui vous connaissent ne puissent s'empêcher, en vous lisant, de chercher à vous identifier derrière chaque miroir. »

**1<sup>er</sup> septembre** • Hier, terrasse du Petit Nice avec No. Il me raconte qu'un soir la semaine dernière il a beaucoup fumé avec le colocataire et qu'ils ont rapidement parlé de Clément. Le colocataire a voulu en savoir plus sur ce qu'il s'était réellement passé, il a lu le livre [*Pas dire* est sorti le 1<sup>er</sup> juillet].

Immédiatement j'ai embrayé en parlant du deuxième [*Là où les trottoirs s'arrêtent*] qui sort en ~~février~~ [avril], en disant qu'il était encore plus réaliste, encore plus autobiographique, et que paradoxalement j'appréhendais beaucoup moins sa sortie. Peut-être justement parce que dans le deuxième je n'enrobe pas cette histoire autour d'une tromperie temporelle et géographique, que je raconte les choses comme elles sont, d'une telle manière qu'il est impossible de les mettre en doute (le premier, c'est simple : c'est de la fiction à partir du vrai ; le deuxième : je ne fais plus l'effort d'inventer quoi que ce soit, je dis et c'est tout).

**5 septembre** • Si j'écris tant ici sur mon rapport à la fiction c'est que je suis dans une situation tout à fait particulière. J'écris pour rétablir une forme de vérité — qu'on ma volée, qu'on m'a empêchée de dire pendant des années —, pour établir une version, la mienne, inébranlable au possible (je fais de mon mieux) ; sauf que j'use de la fiction, et parfois à outrance. Pourquoi ? Pour m'échapper un peu, sûrement, me sortir un peu de cette histoire passée et écrire sur autre chose. Pour faire de la littérature aussi, même si je sais pas vraiment ce que ça veut dire. Ce dont j'ai peur, c'est que mon utilisation de la fiction soit retournée contre moi comme un argument pour dire : c'est faux, tout ce qui a été écrit est faux. Ça me terrifie, qu'on puisse remettre en question à nouveau la véracité de ce vécu et de tout ce qui en découle. Mon train arrive à Marseille, il est 21 heures.

**7 septembre** • Concernant la version de Clément, je parle ironiquement de « version officielle ». No me reprend : il n'y a pas de « version » (sous-entendu : il n'y a pas une autre version que la mienne), le point de vue de Clément n'est même pas un point de vue. J'avais dit : Clément a livré son point de vue au colocataire, à l'époque.

**17 septembre** • « Quoi lui dire ? Que je me l'étais approprié, lui avais inventé son enfance et sa mort ? » (Mathieu Lindon [*Le Livre de Jim-Courage*])

**18 septembre** • « Buter l'enfance c'est important. » Luz Volckmann hier soir à la librairie de la Plaine, canette de Red Bull à ses pieds, elle lisait des extraits d'*Aller la rivière*.

**26 septembre** • *Un autre pays* de Baldwin. « L'ennui d'une vie secrète, c'est qu'elle est souvent un secret pour celui qui la vit, mais qu'elle n'est pas du tout un secret pour les gens qu'il rencontre. Il ne peut pas faire autrement que de rencontrer ces gens qui voient ses secrets avant de voir autre chose et qui les arrachent hors de son âme, [...]. » « S'il avait su où cette journée le mènerait, se serait-il tordu de plaisir, avec cette joie mêlée d'angoisse, sous le corps pesant de son premier amour ? Mais s'il avait su, s'il avait été capable de se demander où un tel jour risquait de le mener, il n'aurait jamais été dans la nécessité de provoquer un tel jour. Il avait peur, il avait mal, et le garçon qui le tenait aussi impitoyablement était devenu soudain un étranger, et pourtant cet étranger opérait chez Eric une transformation éternelle et salubre. »

**29 septembre** • Pourquoi ce qu'on écrit pour nous est toujours mieux que ce qu'on écrit pour les autres ?

**19 octobre** • Depuis trois jours j'ai comme un rhume. Emmy est venue plus tôt cet après-midi. En me mouchant je me suis bouché les oreilles, j'ai voulu les déboucher avec un mouvement de mâchoire, j'ai fait semblant de bâiller. Elle m'a dit que je lui faisais penser à Clément. Il faisait ça, oui. Il se décongestionnait toujours le nez en se le pinçant, puis il faisait un mouvement bizarre avec toute sa bouche, sa mâchoire, ses joues qui prenaient une forme étrange.

**24 novembre** • Disons que c'est le processus du deuil de raconter ces anecdotes-souvenirs qui reviennent doucement en tête alors qu'on pense à autre chose. Cette fois ce n'est pas grave, pas violent et pas surprenant comme ç'a pu l'être quelques mois auparavant. De beaux souvenirs apaisent. Il y avait un concours photo auquel on voulait participer, Clément et moi, dont le thème était «Nuit blanche». On avait mis le réveil à 4h pour déambuler dans la ville et photographier ce qu'on pouvait : des gens qui rentrent de soirée, des prostitués, des éboueurs, les premiers bus. Tout ce qui fait la vie d'une fin de nuit. Boulevard Baille puis Timone... il n'y avait personne. On est crevés, on se résigne, on décide de rentrer se recoucher, on peut encore dormir un peu. On est rentrés. Entre le stade éveillé et ce demi-sommeil caractéristique des nuits interrompues, on fait l'amour, doucement, pas parce qu'il le faut mais parce qu'on en a envie — il était presque 6 heures ; c'est un de nos derniers moments de légèreté et de beauté ; ensuite suivront les mots qui font mal, la colère et ma rencontre avec [?] qui mettra définitivement fin à la relation amoureuse (amoureux redeviennent meilleurs amis, on ne peut pas s'éjecter de nos vies si brutalement sans... être détruits définitivement). Si ! Je me souviens. Dans la

nuit blanche, il y avait les gabians au milieu de la route, tranquilles. Dans la nuit blanche, il y a l'amour qu'on a fait et qu'on ne fera plus, qu'on refera et qu'on ne fera plus du tout. Dans la nuit blanche, il y a les choses passées sous silence qu'on aurait dû dire quand il était encore temps. On en était incapables ? J'ai aimé une catastrophe et je l'ai regardée se dérouler sous<sup>1</sup> mes yeux, impuis-  
sant.

**6 décembre** • J'imagine la vie qu'on s'est empêchés d'avoir. On s'est envoyés dans le décor.

**14 décembre** • Après des années de silence forcé, une histoire est écrite sur le papier-marbre. Elle est envoyée. Les logiques de domination commencent à trembloter. L'histoire *qui n'en est pas une* est lue. Elle est retravaillée puis proposée à l'impression pour être lue par d'autres. La fiction y tient peu de place, le vécu, son importance est forcément démesurée. Ça y est, c'est pour bientôt, ça va sortir. Non ! La domination revient, te dit : tu n'es pas dans ton bon droit, tu veux renverser cette logique ? pas tout de suite, j'en ai encore besoin, laisse-moi un peu de temps. Toujours les mêmes qu'on entrave : les précaires, les minoritaires. Hmm... On va tout casser des fondations de ce rapport de force qui servira plus à rien bientôt, nous aussi on peut, on pourra et ce sera pas pour les euros sur le dos de quelqu'une ou bien quelqu'un mais bien pour autre chose, bien plus intéressant, bien plus intelligent, utile. Deux fois<sup>2</sup> on a voulu me réduire au silence ; ils ne savent pas que je suis un enragé sans limites quand il faut transformer cette violence immorale que

---

<sup>1</sup> j'ai écrit « sans mes yeux » avant de corriger

<sup>2</sup> j'ai écrit « Deux voix » avant de corriger



je subis en la retournant... subtilement, dans mon silence, sans bruit, la déflagration arrive, mettez-vous à couvert.

**17 décembre** • J'ouvre mon agenda et j'y marque : passer au guichet RTM pour annulation abonnement, encartonner les livres déjà lus, aller à La Poste, etc.

OK.

Jeudi 23 décembre : St Armand.

Vendredi 24 : St Adèle.

Samedi 25 : Noël (Féried) St Emmanuel.

Dimanche 26...

Je ferme l'agenda.

[2022]

**29 janvier** • Jean-Baptiste Para : « Que peut alors le poème face à la perte ? Peut-être, d'un même mouvement, sauver les traces, secourir en elles tout ce qui porte vie, et garder foi en sa propre force impondérable, si les *étais* du vers, abritant tous les reflets du chagrin, peuvent conjurer l'effondrement. »

**17 février** • Dormi chez Guillermo. Au café du matin, je redemande son deuxième prénom, pour vérifier. C'est bien ça mais je le prononce mal, je prononce la lettre L (il faut faire la diphtongue comme dans Guillaume).

Je lis *Parking des filles* de Liliane Giraudon. « Nous, avec la totalité de notre langage, sommes l'inspiration du temps et du lieu où nous nous trouvons. »

On pourrait dire de ce journal qu'il est de fouilles ; les fouilles sont presque toujours inachevées (l'arrêt des recherches est décidé par l'absence) ; ce journal en écriture constante ne s'arrêtera qu'à l'absence du sujet (lui, moi, eux).

**24 février** • Je relis *Là où les trottoirs s'arrêtent* une dernière fois avant impression. Je suis à Marseille pour deux jours seulement et c'est ici que je fais cette ultime relecture.

**25 février** • Qui sort de l'enceinte : *On s'aima fort* de Zazie. Ce soir Marseille-Toulouse en voiture avec les derniers cartons, livres dossiers papiers et photos. Je regarde un peu dans les boîtes ramenées de Lyon il y a... trois, quatre ans ? Jamais touchées depuis. Il pourrait y avoir des choses utiles. Je trouve des photos, celles attachées à un fil sur un des murs de la chambre d'étudiant. Mes sœurs. Et puis d'autres, de et avec Clément, et dans la même enveloppe le billet pour Lakmé qu'on était allés voir à l'opéra. Date : 11 mai 2017. Je scanne le billet. J'avais oublié cette photo en noir et blanc qu'Anaïs avait prise sans faire exprès. Je ne peux pas la décrire. Je ne peux pas jeter ces photos, ce sont des traces, des reliques. On ne jette pas les reliques.

